

# Pour nos chères allongées

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 41

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225453>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



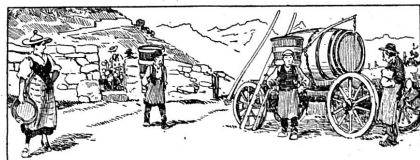
# CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ  
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :  
Pache-Varidel & Bron  
Lausanne

ABONNEMENT :  
Suisse, un an 6 fr.  
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :  
Administration du Conteur  
Pré-du-Marché, Lausanne



## CROQUIS DE VENDANGE

LA vendange touche à sa fin ; encore quelques heures et les ceps dépouillés n'auront plus que la visite des derniers vols d'étrouneaux. C'est heureux, car le temps, favorable jusqu'ici, fait mine renfrognée et menace de sonner le glas de l'automne. La neige est descendue cette nuit jusqu'au plateau de Tholon et l'air a des frissons qui font courir des frémissements sur les peaux délicates. A l'horizon, le soleil semble hésiter à poursuivre sa course ; il émerge à regret derrière les monts poudrés de frais, lance un rayon pâle, le retire, se voile d'un pan de nuage, reparait morne et languissant, trouve la terre peu attrayante et s'appretant au sommeil, joue un instant avec l'or et le pourpre des feuillages, se mire dans le bleu brouillé du lac et finit par se noyer dans la nue et rire jaune du tour qu'il joue aux humains.

Les travailleurs se hâtent pour lutter contre le froid autant que pour terminer avant la pluie ; mais la gaité ne perd pas ses droits, et langues de s'agiter et rires de fuser aux saillies d'un boute-en-train. Le patois savoyard cascade comme les ruisseaux des montagnes ; la voix nasillard de la grosse Elise mène le chœur, tout en questions et en répons : c'est le toupin réglant la cadence des clarines. De temps à autre un éclat rompt le bavardage, qui reprend aussitôt en se haussant d'un ton, quand ce n'est pas d'une tierce ou d'un octave.

Claire, la femme sage, qui jouit de son veuvage de quelques jours, Marguerite, vive comme une abeille, capricieuse comme le vent, Olga, l'innocente, la rieuse à la voix grave, forment avec Elise le quatuor de Tholon, auprès duquel la voix de Julia, aux accents de Lavaux, fait fonction de soliste. Si les langues mènent bon train, les mains ne perdent rien de leur agilité, stimulées du reste par l'œil du maître qui se promène du pressoir à la vigne. Elles laissent bien par ci par là une grappe sournoisement cachée, mais, soit lassitude ou satiété, soit remise à un règlement final des comptes, soit timidité soudain éclosée, les brantards grapillent seulement par hasard, par acquit de conscience, sans crier Euréka ou se dresser en justiciers et jeunes coqs becqueteurs.

Etonnée d'une telle indifférence — ce qui est presque un affront, en tout cas un dédain, — Olga, la jeune aux joues rondes, interroge malicieusement du regard et s'attire cette réponse prometteuse :

— Vous ne perdez rien pour attendre ; nous allons doubler le tarif.

Sur quoi, Julia, l'expérimentée, fidèle aux rites et coutumes, de se récrier :

— Ici, tout se paie comptant ; on ne porte rien à crédit. Quel compte et surtout quelles preuves présenterez-vous dans quelques heures ?

— Des comptes, des preuves ! On paie généralement et ça suffit.

La pluie vient jeter sa douche sur ce commencement d'effervescence. On lui tient tête, on ne veut pas céder à ses arguments. Il ne peut être question de laisser en panne une demi-pressée, d'autant plus qu'il ne reste que quinze à vingt brantées à récolter, que le ciel fait sa plus grise mine et ne promet aucune accalmie pour la journée. Les langues ont baissé d'une quarte et errent du majeur au mineur, avec de rares explosions ; il faut dire que les têtes sont enfouies sous des capuces formés avec le fond d'un sac qui protège les épaules et les reins.

« Komm' jetzt ! » lance un jeune Allemand d'une bande voisine. Son compatriote Hermann lui répond en riant : « Komm' jetzt ! » Ces deux mots, répétés pour la Xme fois, intriguent les vendangeuses ; elles comprennent bien le premier, mais ce « jetzt » ne leur dit rien qui vaille ; il a un air moqueur, barbaquement moqueur, rude, rustre, plus dénigrant que filateur. « Komm' » est gentil, affectueux ; « jetzt » le gête vraiment, le dénature, lui ajoute quelque chose de suspect.

Et nos deux Confédérés s'amuseant de l'ignorance des vendangeuses, de leur curiosité déçue, en soulignant leur « komm' jetzt » de francs éclats de rire. Quand le sens leur est enfin dévoilé, elles doutent encore et se croient mystifiées : ce mot doit avoir une double signification, sinon pourquoi ces rires. Elles en conçoivent une sorte de dépit qui se manifeste par une recrudescence d'activité, un acharnement à dépouiller les ceps tout ruisellants. Les grappes, dont il faut faire la toilette en les débarrassant des grains secs ou moisis, tombent lourdement dans les seilles, avec un son mat d'écrasement.

Il pleut, il pleut, et les gouttes pressées cinglent les visages, frappent durement les nuques non protégées : les feuillages dégoulinent sur les bas et jusque dans les chaussures ; les pieds s'enlisent dans la terre-molle et glaiseuse et il faut un effort pour les déplacer ; ils glissent sur la pente et, sans le secours des échaldas, les lois de l'équilibre seraient souvent violées.

Le vent, fantasque, s'ingénie à combler les vides dans l'armée des nuages et prévient toute accalmie. La gaité se fait un peu vinaigrée et les coquericos du plus roublard des brantards, ses mots les moins maladroitement assaonnés, n'ont pas leur succès habituel. Aussi, c'est avec un soupir de délivrance qu'on salue les derniers coups de sécateurs.

La réaction est immédiate : la bonne humeur jaillit à nouveau en fusées ; on se secoue comme des barbets au sortir du bain, on patauge avec délices, on marche pesamment, à l'allure des scaphandriers ; les brantards sont crottés des pieds à la tête et font penser aux poilus sortant de leurs tranchées vaseuses.

Hourra ! la vendange est finie ! Ce soir, il y aura fête au pressoir, et je ne jure pas qu'Hermann ne lancera pas son « komm' jetzt, Olga ! »  
A. Gaillard.

Pour nos chères allongées. — Maman, emmène-moi au dancing.

— A six ans ! tu es folle, et puis, tu ne sais pas danser.

— Je danse mieux que toi, puisqu'il faut toujours un monsieur pour te tenir !



## IENA DE BOQUIET

ETAI on deçando né, po mi dere la veillâ devant lo né. Et lo deçando, vo séde, lè z'auto iâdzo, dein lè velâdzo, lè dzouveno fasant dâi farce à drâte et è gautse ein alleint ài felhie.

Dan, clli deçando, doù dragon de pè Bézalle se promenâvant amont et avau ein subllieint :

*Du lo bornî nâovo ein amont*

*Le sant ti lârho de caïon,*

*Du lo bornî nâovo ein avau,*

*Le sant ti lârho de tsevu*

et ein coudheint guegnâ et reluquâ po vère quemet porrant passâ lâo veillâ ein annessent lè femalle et rigueint de la garda-police.

Tot d'on coup, lo Luvi âo dzudzo fâ dinse à Yodi à Bombarde :

— Crâio bin, Yodi qu'on vâo pas s'einbêtâ sta né.

— A-to trovâ oquie, Luvi ?

— Oï ! Vâi-to clliâo boquiet de fuchsia âo bin de dzeranion lè damon, su l'a fenîtra à la Pernette à Méry ?

— Sant galé, mâ bin hiaut. Ein sè faseint l'êtsîla l'on l'auto, on porrai pas pî lè z'aveintâ.

— Dis rein. On va preindre clli bocon d'êtsîla appouyâ contre lo catse-borrî à Djedion, déchandre lè doù boquiet dein lâo pot, et lè catsî tant qu'à deçando que vint qu'on lè rebetera ein pllièce.

— Va que sâi de. L'è né, nion ne no vâi. Et vaitcé l'êtsîla.

Clli l'êtsîla fut braquâie contre la mouraille. Lo Luvi s'aguelhie dessus, mâ n'êtâi pas prâo grand et n'a jamé pu accrotsî lo boquiet. Lo Yodi l'assève asebin, mâ bernique. L'êtâi de Tiubâ quemet lo Luvi et quand bin l'êtâi de poueinte âo fin couset dâi montant s'ein manquâve justo on quart de pî avoué lè bré ein amont.

Tandu que lo Yodi dzelhîve lè damon, et piat-tâve, vaitcé qu'arreve la garda que saillîve de la gapiounâre ein tsanteint lo refredon de la garda-police :

*Les sanglots longs*

*Des violons*

*De ce poste*

*Bercent mon cœur*

*D'une languueur.*

*Allons ! ouste !*

*Route dedans.*

Tot ein sublliotteint, la garda l'ouît onna bribrison, assorolhie on bocon et lo vaitcé vè lo Luvi que tegnâi l'êtsîla :

— Hé, là ! que fédé-vo perquie ?

Lo Luvi, que n'avâi pas perdu la tîta, lâi fâ reponse :

— La Pernette à Mary l'a sa fita deman. Adan, lo camerardo et mè on lâi a met clliâo doù boquiet de fuchsia et de dzeranion su sa fenîtra.

— Et pu ?